

*« Je suis la plaie et le couteau
Je suis le soufflet et la joue
Je suis les membres et la roue
Et la victime et le bourreau... »*

Charles Baudelaire

Il était là, assis en face de moi, tortillant du cul sur son siège comme pour calmer des hémorroïdes turbulentes, transpirant à grosses gouttes dans les rayons du soleil printanier.

On voyait bien qu'il avait besoin de travailler.

Aux commissures de ses lèvres, une bave blanchâtre formait une sorte de fromage filant comme du gruyère. Il était au bout du rouleau, c'était flagrant, mais il résistait encore un peu et se débattait comme un cochon breton luttant pour échapper à l'inéluctable transformation en pot de rillettes.

Cela faisait déjà plus d'une heure qu'il me parlait mais comme je pensais à autre chose, à la fin de l'entretien je n'en savais pas plus qu'au début.

Sinon qu'ici comme partout il valait mieux faire le boucher que le veau.

J'avais choisi d'être commis boucher, je travaillais dans une sorte d'abattoir où l'on condamnait à la grasse matinée ceux qui rêvent de se lever tôt pour aller bosser.

Il ne fallait pas trop les plaindre, la vie ne s'use que si l'on s'en sert paraît-il.

J'ai regardé le candidat, il avait le regard d'un cocker battu. Il fallait que j'abrège ses souffrances. Pour manifester mon impatience j'ai jeté un coup d'œil à ma montre, mais ce geste pourtant lourdement chargé de sens lui a totalement échappé. Il s'accrochait comme un morpion, voulait coûte que coûte exposer ses arguments.

Je devais l'achever très vite, car j'avais rendez-vous avec mon pote Gilbert pour déjeuner.

D'un adroit mouvement de la fesse, j'ai fait pivoter le fauteuil afin de ne plus voir le malheureux. Il était trop laid, ça risquait de me couper l'appétit. Finalement à bout de souffle, le candidat s'est raclé une dernière fois la gorge puis il s'est arrêté de parler. Je me suis alors retourné pour introduire avec solennité les propos qui devaient clore l'entretien.

— Très bien, c'est pertinent tout ça, lui dis-je, très bien, je vous propose de revenir à quatorze heures pour passer une série de tests avec notre psychologue. À la réception, vous n'aurez qu'à demander Véronique, elle est prévenue.

— Mais vous, franchement, que pensez-vous de ma candidature ? Minauda-t-il en guettant avec angoisse un signe négatif de ma part.

— La même chose que vous, cher ami, lui répondis-je avec un beau sourire. Je la trouve bien

vosre candidature, vous êtes un homme de qualité c'est évident, mais il faut que je réfléchisse parce que vous êtes nombreux à postuler.

Cette phrase permettait de prendre congé des emmerdeurs. C'était une formule épatante, nette et courte, pleine de sous-entendus très positifs, valorisante à souhait tout en n'engageant rien ni personne.

Je me suis levé pour signifier la fin de l'entretien, il a fait de même en claquant des talons, comme à l'armée. Sa main était chaude et moite, il empestait l'after-shave. Gras et sale sur lui, la vie ne pouvait plus lui apporter grand-chose. Je me suis dit que s'il se suicidait sur-le-champ la terre ne s'arrêterait pas de tourner. Ce serait sans doute un soulagement pour les siens et pour la collectivité tout entière, car on voyait bien qu'il n'était pas en grande forme physique et que les années à venir coûteraient cher à la Sécurité Sociale.

Je ne l'ai pas raccompagné et j'ai ouvert la fenêtre pour aérer le bureau. C'était un beau jour de printemps, on allait vers le mois de mai et ses week-ends aux ponts infinis, l'air était pétillant et léger, futile et prometteur.

J'ai consulté ma montre, il était midi et quart. Je suis sorti du bureau en courant. Dans l'ascenseur, le miroir a réfléchi l'image d'un quinquagenaire brun et grand, sportif et dynamique, au visage lisse, le regard brillant d'autosatisfaction. J'étais un fan de moi-même, depuis toujours je m'aimais bien. Mon visage n'affichait pas les rides qui auraient pu témoigner d'une vie d'efforts. Jusqu'à présent, j'étais passé très facilement à travers les difficultés de la vie. Joyeux comme un pinson, j'ai marché d'un pas agile vers le restaurant où m'attendait Gilbert, en sifflotant une très joyeuse chanson de Charles Trenet :

*« C'est la vie qui va toujours,
Vive la vie, Vive l'amour... »*

À la maison il n'y en avait que pour Igor et Grishka. Les frères Bogdanoff m'ont fait chier pendant toute mon enfance.

C'était ma mère la plus atteinte. À tout propos, elle prenait les jumeaux-martiens pour modèles et me débitait des méchancetés du genre : « Ah mon pauvre Gérard ! C'est pas Igor qui parlerait ainsi à sa mère ! », Ou bien : « Ils en ont bien de la chance, M. et Mme Bogdanoff, d'avoir des enfants si intelligents ! »

Pour sa part, mon père avait un faible pour Claude Darget, un vieux-beau à crinière blanche qui fumait la pipe. Darget avait mis son talent au service des bêtes sauvages en commentant des reportages animaliers ennuyeux et ringards.

Déloyalement concurrencé par les pantins de la télévision, je me suis construit tout seul comme on dit maintenant.

J'ai entamé ma vie professionnelle par la vente d'assurances-vie au porte-à-porte, puis d'encyclopédies culturelles en 50 volumes auprès de populations défavorisées, des travailleurs immigrés sans papiers pour la plupart. C'est donc par le plus grand des hasards que je suis devenu cette sorte de Rambo monstrueux et pervers du monde du travail : un recruteur.

Quand la première annonce d'offre d'emploi a été publiée avec mon nom et ma fonction imprimés en gros caractères, j'ai pensé tenir ma revanche sur les Bogdanoff. Sans atteindre la célébrité des stars du petit écran, j'accédais enfin aux médias.

Dès la parution et sans plus attendre, j'ai téléphoné à mes parents pour qu'ils achètent L'Express. Ils étaient encore au lit mais déjà bien réveillés, face à Pierre Bellemare, la carte bleue à proximité immédiate, parés pour le téléshopping.

J'ai annoncé la grande nouvelle, mais mon père m'a répondu que c'était au-dessus de ses forces et de sa condition de militant communiste d'acheter un tel torchon, mais qu'il était content pour moi et qu'enfin c'était mieux d'avoir son nom dans les petites annonces que dans les colonnes des faits divers.

En vieillissant, les parents deviennent de plus en plus cons jusqu'au point de s'amuser à faire de la peine à leurs enfants. J'ai raccroché en me promettant de ne plus m'occuper de mes vieux.

Aujourd'hui Claude Darget a rejoint ses amies les termites, et les frères Bogdanoff sont

repartis dans la galaxie. Personne ne s'en est aperçu mais le mal est fait.

Enfant de prolétaires, je n'étais pas préparé à une vie de cadre dilettante.

Je suis un être sensible, comme tout le monde j'éclate en sanglots lorsque j'entends une chanson de l'ami Jean Ferrat, plus particulièrement celle dont je ne me souviens plus du titre mais dont les paroles sont à peu près celles-ci :

*« Ma môme ce n'est pas une starlette
Elle porte pas des lunettes
De soleil
Elle pose pas pour des magazines
Elle travaille en usine, à Créteil... »*

Ce qui me fait chialer, c'est surtout parce qu'à Créteil des usines il n'y en a plus bézef...

Comme chaque premier jeudi du mois, j'avais rendez-vous pour déjeuner avec mon vieux copain Gilbert, mon complice des années Twist et Spoutnik. Au fil du temps, ce repas mensuel était devenu une institution. Gilbert avait lui aussi atteint le début de la cinquantaine, mais objectivement il faisait beaucoup plus vieux que moi. Barbu et mal fagoté, j'attribuais son look à la tradition EDF qui prescrit d'adopter une tenue vestimentaire bas de gamme pour travailler. Fils de militants communistes, Gilbert avait été pistonné pour entrer dans la grande maison câblée à gauche, temple sacré des gardiens de la foi à égalité avec la SNCF. Après des études juridiques incomplètes, Gilbert occupait son temps au service contentieux des particuliers. Avachi en attendant la retraite dorée, paisiblement calé dans les avantages sociaux prodigués par la fée Électricité (vacances à rallonges, primes en cascade, comité d'entreprise impérial). Gilbert était devenu un cerveau disponible, un consommateur passif des banlieues rouges, c'est-à-dire une proie offerte au grand capital.

Un vrai blaireau mais c'était mon pote.

Récemment, il s'était marié avec Fabienne, une collègue de travail laide et vulgaire. D'abord ils avaient bavardé au self, puis flirté à la photocopieuse, et s'étaient finalement engagés mutuellement le soir du pot d'adieu de la mère Skorchniak, une ancienne résistante qui travaillait au service des réclamations clientèle, un service en progression constante qui recrutait à tour de bras.

Avec Gilbert on se retrouvait généralement à équidistance de nos bureaux respectifs, au Quercy, rue Condorcet, une auberge de ville dont la décoration n'avait pas changé depuis 1950.

Je suis arrivé le premier. La taulière m'a tout de suite reconnu et s'est emparée de mon imper. Elle l'a accroché au vestiaire de l'entrée, juste en face de la photo où Chirac serre la main du cuistot, à l'époque où l'Auvergnat était maire de la capitale. J'ai commandé un apéro démodé, un Dubonnet, juste pour me faire le coup de la madeleine. Instantanément, le film est repassé dans ma tête, avec les publicités peintes dans les tunnels du métro : Dubo – Dubon – Dubonnet... C'était bien loin tout ça. Puis j'ai continué à farfouiller dans mon disque dur, et j'ai fredonné doucement une pub pour un magasin de meubles aujourd'hui disparu : « Aux enfants de La Chapelle, et ri et ron petit patapon... » Arrivé à « c'est au métro Marx Dormoy », Gilbert a fait son apparition.

Avec sa parka jaune, décorée de pins « Solidarnosc » et « Touche pas à mon pote », et son insusable pantalon en velours bleu, le col roulé coiffant une barbe griso-frisottante à la Karl Marx, il semblait éternellement à l'aise, droit dans ses Pataugas.

- Salut Gégé, fit-il en s'asseyant. Y'a longtemps que t'es là ?

- Non, je viens d'arriver, j'ai pris l'apéro en t'attendant, répondis-je.
- Ah j'ai faim, putain de dieu ! J'ai pas bouffé hier soir. Avec la grosse on fait le régime, il faut qu'on perde du poids, l'été arrive.
- Ben oui mon vieux, mais il est déjà trop tard, fis-je remarquer, ce n'est pas aux premiers jours du printemps qu'il faut se soucier de sa forme. C'est en hiver qu'on prépare le printemps. Il faut être au top vers avril et peaufiner jusqu'en juillet, c'est ça le secret.
- Ouais, t'as le temps toi ! Moi je ne suis qu'un petit employé, dit-il d'un ton grincheux.
- Tu vas pas remettre ça ! T'en branles pas une et t'es sûr d'être payé jusqu'à la fin de tes jours. C'est facile de critiquer quand on n'est pas dans le secteur concurrentiel !
- T'avais qu'à faire comme moi. Déjà si t'avais été moins con, t'aurais suivi les conseils de ton vieux, maintenant tu bullerais.
- Le conseil de mon vieux c'était de faire l'apprenti chez Renault, tu me vois cogner la taule toute la journée ? Tu te fous de ma gueule ?

Le ton montait. Depuis quelque temps, on se chamaillait sans cesse. Heureusement, la patronne est arrivée pour prendre la commande, on s'est calmés.

- Bien, dit Gilbert, com' d'hab' moi je vais prendre le menu : une terrine maison et un cassoulet.
- Moi aussi, fis-je, et pour boire on va prendre un cahors.

La vieille a remercié, nous laissant face à face, j'ai alors repris calmement :

- Écoute Gilbert, écoute bien, j'en ai marre de tes leçons de morale, quand on était jeunes, tu étais moins con, je ne sais pas ce qui t'a changé.
- Mais j'ai pas changé, Gégé, c'est la vie qui a changé, tu ne te rends pas compte ! Réveille-toi, c'est fini la vie facile, on n'en est plus aux concours de hula-hoop ni aux surbouts du dimanche après-midi. Secoue-toi, on ne peut pas rester jeune toute la vie, yapu, fini. Il faut t'intégrer, devenir adulte. Ça me fait de la peine de te voir comme ça perdre ton temps à des conneries comme ce boulot que tu fais et qui n'en est pas un.
- Et toi, tu crois que c'est mieux la vie avec ta grosse vache, ton pavillon de banlieue en trois cent soixante mensualités et tes vacances au camping du comité d'entreprise ?
- Je te permets pas de critiquer Fabienne. Elle a un peu grossi et moi aussi j'en conviens, mais si tu vas par là, Monique n'est pas si fluette après tout... Mais il y a longtemps que je ne l'ai pas vue, tu n'invites jamais personne chez toi...

J'invite personne parce que je veux être tranquille. C'est chiant, les réunions d'anciens. C'est comme la famille qu'on doit supporter à Noël. Moi je ne supporte pas mon passé, alors c'est pas pour voir ceux qui étaient dedans. Y'a que toi que je vois encore, tu le sais bien.

Les terrines sont arrivées, accompagnées de pain grillé. Le cahors était excellent. Gilbert revint à la charge :

- Écoute Gégé, je te connais depuis la maternelle. Alors me la joue pas, pas avec moi. Qu'est-ce qui va pas ? Si je peux faire quelque chose, accouche...
- J'ai pas faim, lui répondis-je, tu as gâché mon déjeuner.
- Boude pas Ducon, tu veux que je te fasse rire ? Tu te rappelles quand on allait en surboul le dimanche après-midi ? Et le concert avec Billy Bridge, le Grand Z
- Non, le Grand M !
- Oui c'est ça, le Grand M ! Un monde disparu ! Si on m'avait dit que plus tard je bosserais devant un écran toute la journée et que je me taperais des MacDo le midi...
- Et si on t'avait dit que tu passerais ton samedi dans des zones industrielles à pousser un chariot en ferraille – un endroit où on se sert tout seul et où on paye à la sortie avec une carte en plastique...
- Mais Gégé, on peut rien y faire, c'est le progrès. C'est comme la société, elle s'est socialisée, humanisée. Grâce à nos luttes, elle est devenue plus juste et plus acceptable pour les travailleurs.
- Tu te fous de ma gueule ? demandai-je sèchement. J'ai baissé le ton, la serveuse venait nous débarrasser pour apporter les cassoulets fumants. Les assiettes débordaient, le Quercy était incontestablement une bonne adresse.
- Oui, repris-je une fois la serveuse disparue, tu te fous de ma gueule ? Où est le progrès ? Où est la justice ? Où est le bien et où est le mal, Gilbert ? À quoi tu sers dans ton service de recouvrement ? À faire chialer plus pauvre que toi en le menaçant de lui couper le jus en plein hiver ? C'est ça ton paradis prolo ?
- C'est plus grave que je pensais, il faut te faire soigner, répondit-il.
- C'est toi qui dois te faire soigner ! T'es sur terre pour faire pousser les supermarchés mais toi tu ne produis rien, t'es incapable de créer quoi que ce soit. C'est des types comme toi qui ont tout gâché. C'est vrai que je suis à bout, je trouve plus de sens à rien ! J'ai plus le choix, Gilbert, j'ai rien choisi. Jusqu'à maintenant j'ai fait ce qu'on m'a dit

de faire, alors je fonce et je m'pose pas de questions !

- T'es un délinquant social Gérard, fit Gilbert d'une voix posée, les types comme toi sont des dangers pour les démocraties. De délinquant social tu vas finir délinquant tout court, c'est ton seul avenir.

Ça a été plus fort que moi, j'enverse le contenu de mon assiette sur sa tête. Il l'avait mérité. Je me suis levé en jetant un billet sur la table. Gilbert ne bougeait plus, scotché, les haricots dégoulinant sur la barbe.

- Adieu Gilbert, lançai-je sans me retourner, ne m'appelle plus, plus jamais !

Dehors il faisait soleil. Pour me calmer, j'ai décidé de marcher jusqu'au bureau en passant par la place Saint-Georges. J'ai flâné un peu dans le quartier. Comme il n'était pas tard, j'ai poussé la porte du petit jardin, juste à côté de la fondation Thiers. j'ai trouvé de la place sur un banc en plein soleil. Là, en face de moi, un couple d'ados s'embrassait, enchevêtrés l'un dans l'autre. Le type pelotait la fille avec ses grosses mains, tandis qu'elle glissait deux doigts dans la braguette entrouverte.

Irrité par cette absence de savoir-vivre, j'ai détourné le regard. Aujourd'hui, les jeunes sont dégoûtants, ils ne savent plus se tenir convenablement, ai-je pensé. Antoine Doinel, l'immortel héros de Truffaut, ne se serait pas conduit comme ça. Mais c'était une autre époque. Autre époque, autres mœurs.

Sur les bancs quelques employés grignotaient un sandwich turc ou des nems avariés. Depuis quelques jours les femmes portaient des jupes plus légères et plus courtes, dévoilant des jambes blanches et dénudées, bas et collants ayant été remisés jusqu'à l'automne.

Un merveilleux printemps s'annonçait. J'ai rêvassé encore quelques instants, puis je me suis levé pour rejoindre la rue de Châteaudun. Le temps de prendre un café à La Rotonde, place de La Trinité, et je suis remonté au bureau. Cet après-midi là, je n'avais rien de spécial à faire, juste un peu de prospection téléphonique, rien de bien captivant.

À la réception Janine, la standardiste, m'a annoncé :

- « André vous cherche, il a flairé un cas 85 pour quatorze heures trente. Le type est arrivé, il est dans la salle d'attente. »
- O.K., ai-je dit, prévenez André que je serai là dans cinq minutes.

Je suis d'abord passé aux toilettes pour pisser un coup.

Un cas 85 ! C'est une chance, me dis-je en me lavant les mains, surtout aujourd'hui où je n'avais rien de spécial à faire. Il est vrai que les cas 85 deviennent de plus en plus fréquents depuis que l'administration des chômeurs a dressé ses poulains à répondre positivement aux questions des recruteurs et des employeurs.

Des stages sont même organisés dans le seul but de fausser les résultats aux tests de sélection.

La structure apparente de cette dangereuse pathologie – le cas 85 – est représentée par un CV « bidon grave » comme disent les jeunes, c'est-à-dire une page dactylographiée qui ne contient que des informations destinées à nous tromper et à nous embêter. On appelait cette tartine de mensonges un cas 85, parce que nos bureaux étaient en face du 85. Ce n'était pas très futé, mais ça faisait l'affaire. C'était un code, entre nous, on savait ce que ça voulait dire. Depuis on avait mis au point la parade, l'antidote, le contrepoison. Ainsi, on savait que pour « casser » un cas 85 il ne fallait pas faire de détail, mais au contraire réagir fermement en cuisinant le candidat jusqu'à ce qu'il craque.

Le but ultime comme disent les flics, c'est l'aveu du fraudeur, avec si possible, comme une cerise sur le gâteau, son inscription plus ou moins volontaire à notre stage de développement personnel « Devenir ce que je suis »... une semaine de marche forcée en Ardèche avec des exercices nocturnes type commando, et des imbécillités du genre saut à l'élastique.

Le collègue André était un maître dans l'art de casser les candidats, il avait bourlingué dans pas mal de cabinets avant d'atterrir chez Briduchon & Partners. En raison de son vécu professionnel, il avait hérité de la formation des jeunes consultants. André s'en tirait très convenablement, c'était un vrai chef.

De taille moyenne, chauve et un peu bedonnant, le regard autoritaire adouci par de larges poches sous les yeux, il fumait la pipe comme Maigret. Pendant la guerre d'Algérie, André avait été sous-officier parachutiste, autant dire que c'était un pro de l'interrogatoire. Ceux qui étaient passés par ses mains étaient restés fortement traumatisés. Bonjour les dégâts !

Pour prévenir les débordements toujours possibles, les cas 85 sont généralement « travaillés » en présence d'un témoin, dans l'éventualité où le candidat porterait plainte. Mais ceux qui menacent de nous balancer sont menacés à leur tour de figurer sur une liste noire des cabinets de recrutement : Adios emploi !

Je suis entré dans le bureau d'André après qu'il m'eût invité à le faire d'une voix grave et puissante. Le candidat était déjà assis. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, long et maigre, vêtu

d'un costume élimé, le pantalon râpé aux genoux. La chemise n'était pas nette, il était mal rasé. Rien que des mauvais points, pensai-je, en étouffant un rire sarcastique et cruel. André a fait les présentations :

- Voici un de mes confrères, M. Gérard Lesieur, un recruteur lui aussi qui va assister à notre entretien. Gérard, je vous présente M. Jean Rousseau, qui nous a adressé sa candidature pour le poste de directeur marketing Europe chez Union Carbon Systems.

Le malheureux portait des lunettes ridicules à monture d'acier, le modèle basique remboursé par la Sécurité sociale. Je n'avais pas remarqué ce détail tout d'abord, mais ces lunettes lui donnaient une sorte de respectabilité misérable. Du statut de cadre-mendiant, je l'ai replacé dans la case des scientifiques has been, la catégorie la plus touchée par l'émergence des nouvelles technologies. Sa main était huileuse, il devait commencer à paniquer, c'était bon signe. Je me suis assis derrière lui, à distance raisonnable mais suffisante pour le gêner, ce qui est l'un des buts de l'opération.

Quand on tient un cas 85, il faut prendre la précaution d'interroger le sujet avec une fermeté progressive : *« Les rapports humains n'échappent pas aux rapports de force, du fait même de la psychologie des individus qui manifestent des désirs de puissance et de domination, et des pulsions individuelles oscillant entre le bien et le mal »*, notent Bellenger et Couchaere dans leur best-seller *« Les Techniques de questionnement »*.

Il fallait que j'observe bien André car quelques semaines plus tôt, j'avais raté un cas 85. Pourtant, le sujet était facile à opérer, le candidat suivait un traitement à base d'antidépresseurs puissants. Il avait craqué tout de suite, mais n'avait pas pu s'inscrire au stage car il était fauché, complètement à sec et interdit de chéquier.

C'était un demi-succès mais il fallait rester beau joueur. Ce soir-là, j'ai offert le champagne à La Rotonde. C'est la coutume quand on réussit un cas 85.

Comme Pascal Sevrin, j'aime maintenir les traditions. Chez moi c'est un principe.

André ferma les yeux quelques secondes ; Il se recueillait comme un toréador. Enfin, il inspira profondément et, d'un coup sec et nerveux de la main, fit démarrer le chronomètre posé sur le bureau :

- Je vous écoute, dit-il, les lèvres blanches et pincées, le regard fixe et brillant.

L'autre resta sans voix. Il ne s'attendait pas à cette introduction lacanienne. C'était très fort. Tout en attendant la réponse du candidat, j'observai André. Il était tout rouge. Sans doute avait-il un peu trop picolé chez Rachid, ce boui-boui de la rue de Budapest. André y avait ses habitudes, ça lui rappelait l'Afrique du Nord. Le parfum des putes qui déjeunaient sur le pouce lui montait à la tête

moins sûrement que la douzaine d'anisettes qu'il ingurgitait avant de passer à table. Comme c'était un habitué, il avait un rond en bois pour sa serviette. Une fois ou deux, il m'avait emmené déjeuner chez Rachid, mais je trouvais que le couscous sentait la frite et que les merguez avaient un goût de morue.

Le père Rousseau s'est raclé la gorge :

- C'est moi qui vous écoute, essaya-t-il sans conviction, je voudrais en savoir un peu plus sur le poste à pourvoir, fit-il pour s'affirmer comme on le lui avait appris dans les séminaires de l'ANPE. André répliqua sèchement:
- On n'en est pas encore à ce stade, mon cher ami, je dois d'abord vérifier votre curriculum vitae. Voyons un peu, voyons... Vous vous appelez Rousseau Jean, vous êtes né le 14 février 1949 à Dijon. Ensuite ?
- Ensuite c'est écrit, je suis marié et j'ai deux enfants.
- Que fait votre femme ?
- Elle est professeur de français au lycée Pablo Neruda, à Mérouville-les-Dijon.

Encore une cage aux fauves, me dis-je, la vieille devait quotidiennement se faire tripoter les fesses et cracher à la gueule par les élèves.

- Vos enfants ont quel âge ?
- C'est indiqué, fit remarquer Rousseau d'un ton agacé, dix-neuf ans et quatorze ans.
- Qu'est-ce qu'ils font ?
- Le plus grand est en faculté de droit, et le second est au lycée, lâcha-t-il, irrité par ces questions qu'il n'avait pas prévues.
- Bien, bien, fit André, les lèvres blanches et serrées. Venons-en maintenant à votre déroulement de carrière. Si j'ai bien compté, vous avez connu six employeurs différents depuis votre sortie de l'École Supérieure d'Électronique et de Management Avancé ? C'est bien cela ?
- Oui c'est bien cela.
- Alors, donnez-moi rapidement les justifications à tous ces changements : pourquoi êtes-vous entré, pourquoi êtes-vous parti et puis d'abord, que faites-vous en ce moment ? Vous êtes en poste ?
- Oui, je suis en poste aux Forges du Périgord.

- Votre employeur sait-il que vous êtes ici cet après-midi ?
- Non bien sûr, je lui ai dit que je devais aller à Paris voir un fournisseur.
- Alors vous êtes un voleur, monsieur Jean Rousseau ! se mit à crier André en tapant du poing sur la table. Vous volez votre employeur qui vous paye pour travailler, pas pour chercher à le quitter !

L'autre était estomaqué, André avait marqué le premier point.

- Mais tout le monde en fait autant, que je sache, avança timidement Rousseau, c'est la coutume.
- Pourquoi n'êtes-vous pas venu en string sous prétexte que c'est la coutume au Brésil ?
- Évidemment...
- Je tiens à vous préciser qu'au cabinet Briduchon & Partners on ne transige pas avec les grands principes éthiques. Continuons, l'incident est clos pour le moment.
- Merci, fit l'autre, ne sachant déjà plus où il en était.
- Fournissez-moi des informations sur vos emplois successifs.
- C'est écrit sur mon CV.
- Oui mais je veux vous entendre confirmer vos écrits, allez-y : date d'entrée, date de sortie, motif de départ...
- Bien... Il se racla la gorge. Donc, après mes études, et mon service militaire en Allemagne, je suis entré chez Thomson...
- Stop ! Pas dans cet ordre-là, c'est trop facile, on peut apprendre par cœur dans l'ordre chronologique ! Non, je vais vous donner une date et vous allez me dire ce que vous faisiez à ce moment-là, O.K. ?
- Si vous voulez, mais la liste des employeurs est sur mon CV.
- Oui je sais, je ne suis ni sourd ni aveugle ! Ici c'est moi qui pose les questions. Vous êtes toujours intéressé par le poste à pourvoir ?
- Oui, bien sûr.
- Alors répondez à mes questions sans broncher. Dernier avertissement.
- Bien, je suis prêt.
- Êtes-vous homosexuel ?

- Mais, fit Rousseau, estomaqué ; c'est ma vie privée, c'est interdit, vous devez uniquement m'interroger sur ma vie professionnelle !
- Chaque chose en son temps. C'est interdit de voler, si vous allez par là.
- Eh bien, c'est délicat.
- La graphologue a découvert votre penchant homo. Allez-y, on perd du temps et puis nous on s'en fout, c'est juste pour mieux vous connaître, ne faites pas la chochette !
- Eh bien une fois, il y a longtemps, quand je jouais au rugby, une seule fois, dans les douches...
- On est ici entre nous, vous pouvez tout déballer, c'est même un conseil. Dites-moi, est-ce que vous avez recommencé depuis les douches ?
- Jamais ! Quelle honte ! Comment pouvez-vous vous permettre ?
- Mais ici je peux tout me permettre, ne suis-je pas en présence d'un voleur ?
- Vous allez un peu trop loin, je vais partir.
- Eh bien, au revoir, je ne vous retiens pas, monsieur le voleur.

Le candidat se leva et se dirigea vers la porte, mais au moment de l'ouvrir, il se retourna vers André :

- Vous ne voulez pas me donner quelques informations sur le poste ? Je suis persuadé que je suis un bon candidat ! pleurnicha-t-il.
- Oui, mais d'abord rasseyez-vous et répondez franchement à mes questions, ne tournez plus autour du pot.
- Bon, comme vous voudrez, fit-il en s'exécutant.
- Bien, j'attends maintenant une bonne réponse à une bonne question, ricana André. Que faisiez-vous en 1982 ?
- En 1982, j'étais au Comptoir électrique d'Abidjan, comme chef de service.
- Affirmatif. Et pourquoi avez-vous quitté cette entreprise ?
- Parce que je ne m'entendais pas avec le directeur adjoint qui était raciste.
- Raciste ?
- Oui, c'était un Africain, un Wolof qui n'aimait pas les Blancs.
- Un peu facile ça, non, le coup du racisme ? C'est bien vrai ? Vous ne lui auriez pas plutôt

proposé la botte ?

- C'est honteux de me dire ça, je vous ai dit que c'était arrivé une seule fois au rugby. Oui c'est vrai, il était raciste le Black, il m'appelait « Blanche-Neige » et m'avait injustement accusé d'avoir volé du câble pour le revendre, alors j'ai préféré donner ma démission.
- Vous voliez déjà, en Afrique ?
- Non je ne volais pas, je vous l'ai déjà dit.
- Bon, comme vous voulez, de toute façon ça ne me regarde pas. En mars 1978, que faisiez-vous ?
- J'étais en stage de formation à Supelec, à Grenoble.
- Non, c'est faux, vous mentez.
- Si, c'est écrit sur le CV.
- Non, insista André, vous mentez encore. Vous volez et vous mentez.
- Ben si, fit Rousseau tout tremblant, si, vérifiez sur le CV.

André se leva d'un bond et se plaça à quelques centimètres du candidat :

- Moi je lis « mai 1978 » ! hurla-t-il, « Supelec Grenoble, stage de spécialisation, un an ».
- Ah oui, fit l'autre, oui, j'y suis entré en mai, effectivement, c'est-cela.
- Vous êtes encore tombé dans le piège, non ce n'est pas la bonne date, vous mentez encore, c'est écœurant à la fin.
- Non non, attendez... Ah, je ne sais plus moi, vous me faites perdre tous mes moyens avec vos façons de me questionner.
- Mais monsieur Rousseau, notre mission consiste à vérifier les affirmations des candidats pour le compte de nos clients, Ici ce n'est pas une conversation de salon. Nous devons débusquer et démasquer les voleurs et les menteurs, nous sommes payés pour ça. Je vais vous indiquer ce que vous avez écrit dans votre CV : « septembre 1978 », voilà.

André mit le CV sous les yeux du malheureux, qui essuyait ses lunettes légèrement embuées par l'émotion. Il ne relâchait pas la pression :

- Alors, c'est bien septembre ?
- Oui, puisque c'est écrit !
- Mais vous pouvez aussi écrire des mensonges ! Quand mentez-vous et quand dites-vous